



HAL
open science

Une histoire à (re)jouer : les fêtes valenciennes de Moros y Cristianos

Marlène Albert-Llorca

► **To cite this version:**

Marlène Albert-Llorca. Une histoire à (re)jouer : les fêtes valenciennes de Moros y Cristianos. Jean-Luc Bonniol & Maryline Crivello. Façonner le passé. Représentations et cultures de l'Histoire (XVIe-XXIe siècle), Publications de l'Université de Provence, pp.37-51, 2004, collection Le temps de l'histoire, 978-2853995801. halshs-00201672

HAL Id: halshs-00201672

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00201672>

Submitted on 6 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marlène ALBERT-LLORCA
Université de Toulouse Le Mirail

Une histoire à (re)jouer :
les fêtes valenciennes de Moros y Cristianos

L'histoire des combats qui ont opposé, entre le VIII^e siècle et le début du XIX^e, l'Europe chrétienne aux peuples musulmans installés sur ses marges a suscité, dès la période médiévale, une abondante production littéraire et artistique que la littérature de colportage a ensuite diffusée dans toutes les couches de la population : au début de ce siècle, bien des "illettrés" connaissaient les exploits de Roland et des bergers corses se révélaient capables de réciter par cœur des pans entiers du célèbre poème du Tasse, la Jérusalem délivrée. Les affrontements entre Maures, Turcs ou Sarrasins furent, parallèlement, évoqués sous forme de représentations théâtrales, danses armées ou spectacles "de son et lumière" avant la lettre qu'organisaient les pouvoirs publics à l'occasion d'événements marquants : naissance d'un prince, entrée d'un roi dans une ville, etc. Ces représentations ont été particulièrement nombreuses en Espagne. A partir de 1492, date de la prise de Grenade, dernier royaume maure de la péninsule, la monarchie espagnole put se glorifier d'avoir mis fin au pouvoir politique des musulmans sur l'Espagne. Aussi les autorités civiles et religieuses encouragèrent-elles les populations à célébrer avec éclat les victoires qui avaient jalonné la Reconquista.

Ces commémorations restent très vivantes dans certaines régions d'Espagne, en particulier dans la province d'Alicante où une cinquantaine de villes ou de villages au moins célèbrent chaque année, en l'honneur du saint local, une fiesta de Moros y Cristianos à laquelle participent, en costume "d'époque", des centaines voire des milliers d'habitants de la localité. Regroupés en compagnies singularisées par leur nom et leur costume ("Vieux Maures", "Maures du Riff", "Artillerie Maure" ou, côté chrétien, "Arbalétriers", "Marins", "Contrebandiers" etc.), les acteurs ouvrent le cycle festif en défilant pendant des heures dans les rues de la cité au son des marches et des paso-dobles joués par les bandas engagées pour l'occasion. Le lendemain matin, une bataille est simulée autour d'un château de bois figurant la ville médiévale. Précédée par une Ambassade où le porte-parole des assaillants, les Maures, somme les occupants de la cité de se rendre sans combat, elle se termine par la défaite des chrétiens. L'après-midi ou le lendemain, la même scène a lieu mais, cette fois, les rôles sont inversés : le château est repris par les chrétiens. Le troisième jour, les compagnies

maures et chrétiennes ramènent à son sanctuaire la statue du saint patron qui avait été transférée à l'église paroissiale au début du cycle festif.

Ce canevas varie fort peu d'une ville à l'autre parce que l'argument de la fête est toujours le même : représenter la prise de la cité par les Maures puis sa reconquête. Comme bon nombre de "Médiévales" françaises, les fiestas de Moros y Cristianos se présentent donc comme la "commémoration" d'un épisode de l'histoire de la localité. Le problème est que les événements représentés ne sont attestés, à de très rares exceptions près, ni par des chroniques locales ni même par des traditions légendaires vernaculaires. En vérité, et c'est le premier point que je voudrais établir, l'histoire "locale" actuellement mise en scène ne fait que "localiser" cet épisode majeur de l'histoire nationale qu'est la Reconquista. Pour le montrer, j'examinerai tout d'abord le cas d'Alcoy, ville où se déroule la fête la plus célèbre et la plus ancienne de la région. Je montrerai ensuite que ces fêtes ont pris, dans les dernières décennies, une signification tout à fait différente : loin d'exalter la « croisade » de la Reconquista, elles prétendent au contraire ressusciter le temps de l'Espagne musulmane, où Maures et Chrétiens auraient vécu en bonne intelligence.

Du miracle local à l'Histoire nationale

Chacun, dans la Province d'Alicante, s'accorde à le reconnaître : "Alcoy es mare i maestra de les festes ", Alcoy est la mère et la maîtresse des fêtes. Et Alcoy est en effet la seule ville de la région où l'on sait, de source sûre, que l'on mettait en scène des combats entre Maures et Chrétiens avant les années 1830 - période où commencent à apparaître les autres fiestas de Moros y Cristianos de la province.

Le document qui atteste l'existence de ces simulacres date de 1668. Il s'agit d'une chronique locale écrite par un dénommé Vicente Carbonell. Celui-ci commence par raconter la légende qui justifie le patronage de saint Georges sur la ville : le saint serait apparu en 1276 pour décimer les troupes d'un chef de guerre maure, Al Azrach, qui tentaient de reprendre la cité, reconquise quelques années auparavant par le roi Jacques I^{er} d'Aragon. Après avoir rappelé le miracle fondateur, le chroniqueur décrit les cérémonies organisées en l'honneur de saint Georges :

"Ce même jour [le 23 avril], on fait une joyeuse procession, rehaussée par la présence d'une compagnie de Chrétiens Maures (Christianos Moros) et d'une autre de Catholiques Chrétiens (Catholicos Christianos) dont le Porte-Bannière choisit l'Alguazil, celui-ci étant lui-même chargé de désigner le Capitaine des Maures. Pendant la procession, c'est l'Alguazil qui porte l'Etendard de la Ville, les autres officiels tenant ses cordons. Dans l'après-midi, des assauts guerriers sont mis en scène. La compagnie s'étant divisée en deux troupes, l'une composée des Chrétiens et l'autre des Maures, celles-ci échangent, comme à l'exercice, des coups d'arquebuse avec des allures

belliqueuses. Un si grand tumulte est fait en l'honneur et pour le culte de notre fameux Patron saint Georges, l'invaincu, qui défendit jadis cette Ville et la conserve et la conservera sous sa sainte garde" (V. Carbonell, 1976 : 233-234).

Si l'on en juge par le contexte de cette description, à savoir le rappel circonstancié de l'intervention miraculeuse de saint Georges lors de l'attaque de la ville par Al Azrach, les Alcoyans évoquaient en 1668 la bataille au cours de laquelle les Maures avaient tenté, sans succès, de reprendre la ville aux chrétiens. Dans les premières décennies du XIXe siècle, c'est une autre histoire qui commence à être mise en scène. Elle suggère le fait que deux nouvelles séquences sont alors introduites, les Ambassades maure et chrétienne. Car cette innovation suppose que la fête évoque désormais la conquête maure de la cité (précédée par une Ambassade) puis sa reconquête chrétienne (également introduite par une Ambassade) et plus seulement, comme au XVIIe siècle, la riposte des Alcoyans à l'assaut infructueux des Maures. La fête d'Alcoy se calque donc, à partir du XIXe siècle, sur le modèle fourni par l'histoire de la nation : une conquête suivie d'une reconquête.

Aussi la fête prend-elle, à cette période, une nouvelle ampleur. Au XVIIe siècle, comme le précise la chronique citée, il n'existait que deux compagnies, l'une formée de Maures et l'autre de Chrétiens. Au début du XIXe siècle, leur nombre augmente sensiblement. Car il s'agit désormais de montrer l'affrontement de deux armées "nationales". Cette dimension apparaît avec une netteté particulière lorsqu'on considère les noms des compagnies chrétiennes. On y trouve des "Alcoyans" mais aussi des "Asturiens", des "Basques", des "Aragonais", des "Navarrais", bref, des troupes réunissant les natifs supposés de régions extérieures au Pays valencien. Aux Maures s'oppose bien une armée "nationale", celle du roi Jacques I^{er}, qui reconquit la Catalogne et le Pays valencien au XIIIe siècle.

Si la fête d'Alcoy commence à faire référence à cette histoire au début du XIXe siècle, c'est que la question de la défense de la patrie est alors d'une actualité brûlante. En 1808, l'Espagne a été envahie par les armées napoléoniennes et l'Empereur a installé sur le trône un de ses frères, Joseph, après avoir obligé le roi Charles IV et son fils, Ferdinand, à renoncer au pouvoir. S'engage alors ce que les Espagnols ont appelé la Guerra del Francés ou la Guerra de la Independencia. Cette deuxième désignation indique sans ambiguïté la manière dont le peuple espagnol a perçu l'entreprise napoléonienne : un acte qui remettait en cause l'indépendance nationale. Dans les années 1830, le souvenir de cette guerre n'était certainement pas effacé. N'est-ce pas pour rappeler que leur pays avait toujours su lutter contre les envahisseurs étrangers que les Alcoyans ont fait alors de leur fête une commémoration de la Reconquista ?

Les idéologues espagnols, en effet, ont donné très tôt une lecture

patriotique des combats menés contre les Maures. Le choix du terme Reconquista suffit à le montrer. Appeler "reconquête" les guerres conduites par les royaumes chrétiens de la péninsule revenait à suggérer que les musulmans occupaient indûment des terres qui appartenaient, de droit, aux seuls véritables "autochtones", les chrétiens. C'est ce que soulignent ces vers, qu'adresse, à Alcoy, l'Ambassadeur chrétien à son homologue maure avant le combat :

"Cette Ville que vous occupez /, Seigneur, c'est ma mère, c'est ma patrie / Et, en la voyant aux mains d'étrangers / Mon âme se remplit de douleur et de tristesse (...) Laissez-nous en paix, ceci est notre terre / Notre berceau aimé, notre demeure / Allez donc occuper la terre où vous êtes nés"

Jusqu'à une période récente, cette vision de l'histoire nationale était largement partagée : diffusée par la littérature savante et populaire, elle était enseignée aux enfants dès l'école élémentaire. La manière dont les Valenciens mettent en scène les affrontements autour de leur cité a certainement contribué à la "confirmer". Conquête et reconquête, comme on l'a dit, sont joués à quelques heures d'intervalle par les mêmes acteurs. Cela suggère que la ville fut reconquise par ceux-là mêmes qui l'habitaient auparavant, ce qui est évidemment faux : les troupes de Jacques I^{er} étaient composées d'Aragonais qui n'avaient jamais mis un pied sur les terres valenciennes et les "autochtones" valenciens étaient, en un sens, les musulmans qui y vivaient depuis près de six siècles.

Présentée comme une entreprise patriotique, la Reconquête a également été définie, à partir du XI^e siècle, comme une croisade, et c'est en s'appuyant sur cette conception qu'Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon - les « Rois catholiques » - ont lancé leurs troupes, en 1483, à l'assaut de l'émirat de Grenade (J. Pérez, 1996 : 68). Or, c'est également pour défendre le catholicisme contre "l'athéisme" des Lumières que les Espagnols se sont lancés en masse dans la guerra del Francés .

Si la fête d'Alcoy se modifie au début du XIX^e siècle et si d'autres villes de la région commencent alors à intégrer à leur fête patronale une "commémoration" de la Reconquista, c'est donc parce que l'invasion napoléonienne a exacerbé les sentiments patriotiques et religieux de la population. Ce sont ces mêmes sentiments que le Général Franco invoqua, en 1936, pour justifier sa "croisade" contre la République espagnole, porteuse, selon lui, de valeurs anti-nationales et anti-religieuses. Aussi les pouvoirs locaux mis en place par le nouveau régime encouragèrent-ils les habitants des villes valenciennes à renouer, dès 1939, avec leurs traditions festives, suspendues pendant la guerre civile. Une fête qui évoquait l'épisode historique le plus emblématique de l'attachement des Espagnols à leur terre et à leur foi ne pouvait que recevoir l'aval d'un régime qui se réclamait du "national-catholicisme".

Les fêtes de Moros y Cristianos, cependant, ne sont pas une "fête

nationale". Les épisodes représentés sont inscrits dans l'histoire de l'Espagne mais ce sont aussi des événements de l'histoire locale. Du moins peut-on le croire, à s'en tenir aux suggestions des termes "conquête" et "reconquête" : les Maures ne pouvaient conquérir la péninsule sans prendre, une à une, ses places-fortes ; les chrétiens la "reconquérir" sans conduire les mêmes batailles en sens inverse. Chacun peut donc croire que la fête "commémore" un épisode bien réel de l'histoire de la localité. Personne, en même temps, ne peut s'étonner qu'il soit également représenté dans la plupart des villes de la région : toutes furent occupées par les Maures avant d'être reconquises par les chrétiens. La référence à l'histoire nationale, loin d'effacer la dimension locale de l'événement, a ainsi pour effet de fonder la crédibilité de la représentation. Elle permet aussi de magnifier la cité et son histoire.

La cité dans la Reconquête

Les écrivains et dramaturges espagnols, puis les auteurs de manuels scolaires ont tous présenté la Reconquista comme une lutte héroïque que les chrétiens poursuivirent sans relâche jusqu'à l'expulsion des Maures. La réalité, on s'en doute, fut plus complexe. Les sept siècles de la Reconquista ne furent pas toujours occupés par des combats - Maures et chrétiens surent aussi, pendant cette longue période, coexister sans trop de heurts. En outre, les batailles n'opposèrent pas toujours musulmans et chrétiens : certains chevaliers espagnols (le Cid est le plus célèbre, mais il est loin d'être le seul) n'hésitèrent pas à mettre leurs armes au service des musulmans. La conquête et la reconquête, enfin, ne furent pas toujours effectuées les armes à la main. Les musulmans occupèrent le Pays valencien à la suite d'un pacte conclu avec les rois wisigoths qui y régnaient ; fin diplomate, Jacques I^{er} sut négocier la reddition de la plupart des places-fortes de la région en promettant à leurs occupants de respecter leur foi et leurs biens.

La vision commune de la Reconquista avait cependant l'avantage de donner du passé des localités qui célèbrent une fête de Moros y Cristianos une image plus glorieuse. Aussi fut-elle reprise par les auteurs des Ambassades, qui mettent toujours en valeur l'héroïsme des habitants. La manière dont le porte-parole des chrétiens répond, à Alcoy, à l'offre de reddition présentée par l'Ambassadeur maure en donne un exemple :

"Tu diras à celui qui t'envoie que l'on n'a jamais vu un Espagnol commettre la vilénie de rendre un château ou une place-forte après avoir entendu des propos injurieux et des menaces. L'Espagnol rend ses forteresses après avoir défendu, les armes à la main, les droits de son Roi et versé joyeusement son sang sous les coups de la Parque".

La cité peut dès lors être comparée, comme le font les Ambassades de Villajoyosa et Castalla, à deux villes héroïques dont tout Espagnol connaît le

nom et l'histoire : Numance, qui résista toute une année aux Romains avant d'être rasée par Scipion Emilien ; Sagunto, qui connut un destin aussi tragique face aux Carthaginois.

Le cas de Villajoyosa est très révélateur de cette volonté de magnifier la cité. Ce port de pêche commémore un événement survenu en 1538, donc bien après la prise de Grenade : une agression de pirates barbaresques mise en échec, selon la légende locale, par l'intervention miraculeuse de sainte Marthe, bientôt élevée au rang de patronne de la ville. Tous les Vileros connaissent cette tradition. La fête s'est néanmoins coulée dans le moule commun et personne ne peut deviner, à la voir, qu'elle se réfère à un simple raid de pirates. Les armées maure et chrétienne sont dirigées chacune par un Roi (et non par un Capitaine, comme dans les autres villes) ; la fête comporte, outre les deux Ambassades traditionnelles, une "Ambassade des Contrebandiers" venus offrir leur aide au Roi chrétien et une "Ambassade des Bédouins" qui jouent, côté maure, le même rôle d'alliés de la dernière heure.

Lorsque les Vileros commentent leur fête, ils évoquent aussi bien la légende locale de sainte Marthe que la Reconquista sans percevoir, semble-t-il, l'écart entre ces deux référents historiques. L'auteur de l'Ambassade actuellement mise en scène a, quant à lui, certainement ressenti la difficulté qu'il y avait à présenter l'événement célébré comme un épisode de la Reconquête. A la différence d'une des versions antérieures du texte, qui identifie le Roi de l'armée chrétienne à Ferdinand le Catholique, l'Ambassade actuelle le désigne, sans autre précision, comme le "Roi d'Espagne". Le détail de ses possessions suggère que l'auteur songeait peut-être à Charles-Quint : ce Roi est Seigneur des deux Sicile, Corse, Majorque, Jérusalem, Roi de Séville et Grenade, Duc de Milan et Comte de Barcelone, etc. Le Roi maure, quant à lui, est appelé "Sultan" et présenté comme le "maître de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe". Deux empires (celui de Charles-Quint et de Soliman le Magnifique ?) s'affrontent ainsi autour d'une ville que l'Ambassadeur maure qualifie de "diamant le plus pur, le plus beau des bijoux". L'Ambassadeur chrétien, de son côté, déclare que son Roi entend reprendre "la plus précieuse des cités qui s'élèvent sur les côtes de la mer Tyrrhénienne (sic)". Cette rhétorique ne vise-t-elle pas à assimiler implicitement Villajoyosa à Grenade, dernière ville maure de la péninsule, Grenade dont les poètes espagnols n'ont cessé de chanter les beautés ?

Villajoyosa pouvait s'enorgueillir d'avoir bénéficié d'une intervention miraculeuse et elle aurait pu se contenter de commémorer ce miracle comme on le fait, par exemple, à Villamagna, une petite ville du centre de l'Italie : chaque année, on y met en scène la déroute d'assaillants turcs, paralysés aux portes de la ville par une apparition de sainte Marguerite qui fit jaillir devant eux une colonne de feu. La légende de Villajoyosa est très comparable à celle de Villamagna : sainte Marthe serait apparue au moment

de l'attaque des pirates et aurait soulevé une tempête qui les aurait empêchés d'accoster. Ce n'est pourtant pas ce miracle que représente la fête ; ce qu'elle met en scène, ce sont les combats menés par ses habitants eux-mêmes pour la défense puis la reconquête de leur cité. La fête, ici, s'attache à exalter la grandeur de la population.

Le Ciel dans les combats

Sainte Marthe n'est pas pour autant oubliée. L'Ambassade chrétienne s'achève en effet par cette invocation : "Et toi, Marthe pleine de bonté / qui, depuis ces hautes nuées / nous regarde avec amour / Intercède pour tes enfants / Protège Villajoyosa". Presque toutes les Ambassades se terminent par une formule analogue. Destinée à suggérer que les habitants durent leur victoire à l'intercession de leur saint, elle permet, par là même, de justifier que la fête soit partout célébrée en son honneur. Pourtant, aucune ville, à l'exception d'Alcoy, ne s'est placée sous le patronage d'un saint qui serait intervenu dans les combats de la Reconquista. Sur ce point aussi, il existe donc un écart manifeste entre les traditions locales (qui justifient généralement le patronage du saint par son rôle lors d'une épidémie) et l'argument de la fête. Et, ici encore, il faut se référer aux récits traditionnels de la Reconquista pour comprendre la dimension religieuse des cérémonies.

Bien des légendes médiévales suggèrent que la « croisade » des chrétiens espagnols contre les Maures n'aurait pu être menée à bien sans l'aide du Ciel. La plus célèbre, forgée entre le IX^e et le X^e siècle, concerne saint Jacques de Compostelle : le roi Ramiro l'aurait vu en songe à la veille de la bataille de Clavijo, en 930, mettant les maures en déroute. Au lieu d'être représenté en pèlerin, saint Jacques devient alors Santiago Matamoros, un guerrier en armes qui menace de son épée un Maure couché sous les sabots de son cheval. Alcoy s'est donné une légende comparable : saint Georges y serait apparu pour cribler de flèches les guerriers d'Al Azrach. En 1811, période où la fête commence à prendre sa forme et son importance actuelles, ce récit fut traduit sur le plan plastique ; un sculpteur réalisa une statue équestre du saint pointant une flèche sur un Maure renversé par son cheval. Comme Santiago, Sant Jordi était désormais un Matamoros.

L'idée que l'Espagne a été "reconquise" sur les maures a permis aux villes du Pays valencien de se donner un passé glorieux et de légitimer l'existence d'une fête destinée à le "commémorer". En reprenant l'idée que la Reconquête était une croisade, heureusement achevée avec l'aide du Ciel, elles se sont aussi donné le moyen de justifier l'intégration, réalisée à des dates très variables selon les localités, d'une "reconstitution" historique à la fête patronale. Cette "reconstitution" s'appuie presque toujours, non sur des archives ou des traditions locales, mais sur les récits légendaires de

l'histoire nationale que l'Espagne a produits au cours des siècles. Les auteurs des Ambassades ont apporté une contribution décisive à cette construction. Ce sont ces textes, en effet, qui livrent l'idéologie officielle de la fête : exalter la ville, la patrie et la "vraie" foi.

Une des particularités du "patriotisme" espagnol réside cependant dans sa tendance à identifier la "patrie" à la cité, souvent appelée la patria chica, la petite patrie. Cela apparaît dans l'extrait de l'Ambassade d'Alcoy précédemment cité où le porte-parole du camp chrétien appelle sa ville sa "mère, [sa] patrie". La vitalité actuelle des fêtes valenciennes de Moros y Cristianos s'explique, me semble-t-il, par cet attachement à la "petite patrie". Si les Valenciens, en d'autres termes, perpétuent ces traditions festives, c'est parce qu'elles leur permettent d'exalter la grandeur de leur cité et non parce qu'ils adhèrent à l'esprit de croisade des Ambassades. La façon dont les acteurs mettent en scène les simulacres de combat en fournit un premier indice.

Guerre et paix

Les Ambassades sont très valorisées par les érudits locaux qui prétendent énoncer les normes auxquelles doit obéir la fête mais force est de constater qu'il s'agit d'une séquence fort peu suivie par le public. Les spectateurs ne prêtent guère d'attention à ce qui est dit, la langue volontairement archaïsante des textes rendant, au demeurant, la compréhension difficile. Les festers (les acteurs costumés), pour leur part, sont venus pour participer à la guerrilla, aux simulacres de combats.

La guerrilla n'est pas, dans les fêtes valenciennes, une occasion de vider des querelles préexistantes : la distinction entre Maures et Chrétiens ne renvoie à aucun clivage social, politique ou ethnique et il n'est pas rare de trouver, dans la même famille, des représentants des deux camps. La guerrilla est valorisée, par les jeunes gens notamment, parce qu'elle est une occasion de jouer avec le feu. Elle se réduit en effet à d'interminables séries de coups de tromblon. Personne, dans ces scènes, ne fait mine de menacer les membres du camp adverse, la coutume étant de tirer en l'air. La guerrilla comporte aussi, dans certaines localités, des duels à l'arme blanche opposant les chefs des deux armées. Mais ces passes d'armes durent moins d'une minute et, leur exhibition terminée, les duellistes se donnent ostensiblement l'accolade comme s'il fallait manifester que leur affrontement n'était qu'un jeu.

Cette volonté de souligner le "pacifisme" des belligérants a sans doute pris une force particulière après 1939 : pouvait-on sérieusement jouer à la guerre dans un pays qui venait d'être déchiré par une vraie guerre civile? La forme qui fut donnée à la première fête célébrée à Bañeres après la fin du conflit montre que cette difficulté fut effectivement ressentie : le défilé des armées s'acheva par un "Acte de Réconciliation" célébré dans l'église

paroissiale et il n'y eut ni Ambassades, ni simulacres de combat.

La prise de distance à l'égard de l'idéologie belliqueuse des Ambassades, pourtant, ne date pas de la guerre civile. Dès la fin du XIXe siècle, il existait dans certaines villes des parodies de cette séquence. A Villena, par exemple, le programme des fêtes de 1884 mentionne une "Ambassade humoristique" où la compagnie des "Etudiants" venait offrir son aide aux autres compagnies chrétiennes. D'autres villes adoptèrent par la suite ce type de saynètes. L'une des plus significatives se déroule à Muro del Alcoy, à l'aube de la journée consacrée aux Ambassades et aux combats. Intitulée La Ambaixà del tonell, l'Ambassade du tonneau, elle met aux prises, comme les Ambassades "officielles", un représentant de chaque camp. Le Chrétien est debout sur un tonneau que son homologue maure, monté sur un âne, vient lui réclamer au nom du "Grand sultan Mahomet, Seigneur de première classe, empereur des mouches et des moustiques, roi des tueurs de tiques". Cette entrée en matière, qui parodie le style grandiloquent des Ambassades, ouvre un dialogue où chacun des "Ambassadeurs" tourne en dérision les notables qui ont défrayé la chronique locale pendant l'année. Le Chrétien conclut ainsi cet échange :

"Là où il y a des hommes qui se parlent, les choses peuvent toujours s'arranger. Je te donnerai le tonneau si tu prépares un décret obligeant ces ânes et ces cafards à déjeuner ensemble. Et, puisque j'offre le vin, tu fourniras le pain et la charcuterie".

Tous deux partent ensuite sur le même âne pour célébrer de fraternelles agapes avec leurs compagnons.

On comprend mieux que les acteurs puissent détourner ainsi le sens de leur "commémoration historique" si l'on précise que les fiestas de Moros y Cristianos sont effectivement des fêtes et non des spectacles. En dehors des célébrations officielles, les membres des compagnies des deux camps se retrouvent pour festoyer ensemble comme ils le font, à Muro del Alcoy, après la Ambaixà del tonell. Celle-ci traduit donc un aspect bien réel de la fête. Elle exprime aussi une de ses visées : manifester l'unité de la communauté autour de son saint. Il est significatif, à cet égard, que Chrétiens et Maures escortent ensemble sa statue dans les processions et assistent côte à côte aux offices religieux.

Les Maures de la fête, certes, ne sont pas des Maures réels et chacun le sait. L'affirmation de la fraternité des festers pourrait cependant s'accompagner de la conviction que le Maure historique représente une altérité qu'il convient de rejeter. Or il en va tout autrement. A la différence de ce qui se produit dans d'autres rituels destinés à "commémorer" les affrontements entre musulmans et chrétiens, les Maures des fêtes valenciennes ne sont pas des "diables" ou des pantins ridicules. Ils sont présentés, au contraire, comme de nobles seigneurs : vêtus de costumes somptueux, ils défilent d'un pas majestueux dans les défilés qui ouvrent la

fête. Aussi beaucoup de Valenciens proclament-ils que le sommet de la carrière d'un fester est d'entrer dans une compagnie maure. Cette valorisation du rôle s'accompagne d'un discours sur le passé qui, loin de mettre en avant l'épopée de la Reconquista, exalte la splendeur de l'Espagne musulmane et l'esprit de tolérance qui aurait alors régné dans la péninsule. "L'Espagne des trois religions" est présentée aujourd'hui comme un Age d'Or qu'il aurait fallu perpétuer, ce qui revient à remettre en cause la légitimité des entreprises guerrières des chrétiens. Un article publié dans la "Revue des fêtes" de Biar en 1993 expliquait ainsi qu'on devrait appeler la Reconquête Conquista, les véritables autochtones valenciens étant les Maures. Tout aussi significatifs de ce nouvel état d'esprit, les nombreux articles publiés dans d'autres revues-programmes condamnant l'expulsion des morisques (les musulmans convertis de force en 1492) décrétée en 1609. Comment comprendre l'émergence de cette nouvelle vision de l'Histoire ?

Une nouvelle lecture du passé

Les Valenciens ne sont pas seuls, en Espagne, à avoir modifié leur lecture du passé. Le processus de démocratisation dans lequel s'est engagé le pays, après la mort de Franco, a certainement incité ses intellectuels à s'interroger sur les méfaits de l'intolérance religieuse. Aussi, après s'être enorgueillis que leur pays ait chassé les juifs puis les musulmans, les historiens espagnols s'attachent-ils aujourd'hui à réévaluer l'apport de la civilisation musulmane et multiplient-ils les travaux sur la situation des juifs, des musulmans et des morisques dans les royaumes chrétiens de la péninsule. Mais, si les Valenciens ont tendance, actuellement, à présenter une image positive des Maures, c'est aussi parce que leur ennemi principal, ce n'est plus le musulman, mais le pouvoir de Madrid. Les revendications autonomistes s'expriment dans Pays valencien de façon moins radicale qu'au Pays basque et en Catalogne, mais elles y existent aussi et l'Etat "castillan" y est volontiers accusé "d'opprimer" la région. Or, c'est ce même Etat qui, selon les Valenciens, aurait jadis opprimé les Maures, puis les morisques. Cette idée est plus particulièrement mise en valeur dans la pièce de théâtre que les habitants de Petrel (province d'Alicante) ont intégré, en 1986, à leur cycle festif.

Les fêtes de Moros y Cristianos sont célébrées une fois l'an mais, dans plusieurs villes de la province d'Alicante, on fête aussi ce que l'on appelle le mig any fester, la date située à mi-parcours entre une fête et la suivante. Il en est ainsi à Petrel, qui célèbre sa fête le deuxième dimanche de mai et, par conséquent, son mig any fester à la mi-novembre. En 1986, un groupe de festers décida de marquer cette date en jouant une pièce de théâtre écrite par un ouvrier d'une fabrique de chaussures, autodidacte passionné d'histoire et membre d'une des compagnies festives de la ville. Cette pièce

se fonde sur un passage de la Chronique de Jacques I^{er} - le Libre dels feyts esdevençuts en la vida del molt alt senyor Rey En Jaume lo Conqueridor - où le roi raconte dans quelles circonstances il vint à Petrel, en novembre 1265. Quelques années auparavant, Alphonse X, roi de Castille, avait pris la ville aux Maures et l'avait confiée à l'un de ses vassaux, Jofré de Loiasa, après avoir promis aux musulmans de respecter leur foi et leurs biens. Mais Jofré de Loiasa ayant violé ces engagements, les Maures se révoltèrent contre lui et le destituèrent. Jacques I^{er} décida alors d'assiéger la ville pour la rendre à la Couronne de Castille:

"J'envoyai un message à Petrel, ville que Jofré avait perdue, et alors vinrent me trouver deux vieux et un juif qui résidaient à Petrel quand Jofré y vivait, Jofré à qui les Maures n'avaient fait aucun mal. Je leur demandai de me rendre le château pour que je puisse le donner à Jofré, en leur promettant que je ferai en sorte qu'il respecte les pactes établis entre eux, le roi de Castille et Jofré. Ils me répondirent qu'ils s'étaient soulevés parce qu'ils étaient maltraités mais que, si je leur jurais de garder le château pour moi, ils me le rendraient, parce qu'ils craignaient fort Jofré. Je leur répondis (...) qu'il ne serait pas bien de ma part d'avoir dit que je viendrais en aide au roi de Castille si c'était pour garder pour moi les châteaux que je devais lui remettre, à lui et à ses vassaux. Ils me demandèrent alors la permission de s'en aller pour consulter les leurs sur la décision à prendre, indiquant qu'ils m'apporteraient leur réponse dans la soirée. Ils revinrent alors qu'il faisait presque nuit et me dirent qu'ils agiraient selon ma volonté. Le jour suivant, (...) je fis hisser ma bannière sur le château par les hommes de Jofré, à qui je remis la forteresse".

Le Pays valencien, précisons-le, fut reconquis parallèlement par la couronne d'Aragon et celle de Castille. Avant même de commencer la reconquête, leurs rois signèrent, en 1151, un traité délimitant les territoires qui devaient revenir à chaque royaume. Ce pacte ayant été violé par Alphonse X, ces clauses durent être confirmées, ce qui fut fait à Almizra en 1244. Le traité, signé entre Jacques I^{er} et Alphonse X, stipulait entre autres choses que Petrel reviendrait à la Couronne de Castille. De là, la décision de Jacques I^{er} de rendre la ville à Jofré.

Aujourd'hui, Petrel appartient à la province d'Alicante, donc à la Comunidad valenciana, et l'on y parle le valencien. En revanche, les habitants d'Elda, une ville alicantine si proche de Petrel qu'elles forment une seule agglomération, parlent le castillan. Ces anomalies ne sont pas rares dans la région et elles s'expliquent par les aléas du repeuplement du Pays valencien : les morisques y étaient fort nombreux (ils formaient environ 30% de la population) et, quand ils furent expulsés, en 1609, certains villages durent être presque entièrement repeuplés ; certains le furent par des Valenciens, d'autres par des habitants de régions castillanophones. La différence

linguistique donne à Petrel une conscience très vive de son identité valencienne et cela permet de comprendre pourquoi ses habitants ont valorisé l'épisode des Chroniques cité plus haut au point de l'adapter pour la scène et de l'intégrer aux célébrations du mig any fester. Jacques I^{er} en effet y donne de lui une image des plus flatteuses ; en revanche, il présente le vassal du roi de Castille, Jofré de Loiasa, comme un personnage fort peu sympathique. La pièce accentue encore le contraste. Elle fait de Jofré un tyran et de Jacques un homme généreux, partisan de la tolérance, comme en témoigne cet extrait de l'une de ses tirades: "Je sais que, vous, Sarrasins, aimez cette terre qui est la vôtre. Vous êtes nés ici, vous y avez lutté et vous avez donné à ces terres leur fertilité avec votre sang et votre sueur (...). Ne craignez rien. Je suis fidèle à ma parole et, si vous vous soumettez à nos lois, vos coutumes, vos lois et votre foi en Allah seront respectées et vous ne serez jamais méprisés parce que vous êtes d'origine arabe".

La pièce suggère ainsi que Maures et chrétiens auraient pu continuer à vivre en paix s'ils étaient restés soumis à un roi "valencien". Si les Maures furent obligés de se convertir, puis de quitter l'Espagne, c'est parce que le pouvoir royal tomba entre les mains des Castillans. La responsabilité d'avoir mis fin à l'Age d'Or de l'Espagne, celui où Maures et chrétiens vivaient en bonne intelligence, leur incombe entièrement. Cette lecture de l'histoire est, bien entendu, aussi unilatérale que celle que défendaient, au siècle dernier, les auteurs des Ambassades. Le roi Jacques dut affronter, après la reconquête du Pays valencien, plusieurs révoltes musulmanes (la rébellion d'Al Azrach se situe dans ce contexte) et il finit par décréter, en 1248, l'expulsion des Maures hors du royaume de Valence. Les morisques furent nombreux dans le Pays valencien, mais leur condition y était des plus précaires. L'interprétation de l'histoire diffusée aujourd'hui par les Valenciens est donc problématique mais elle s'est imposée parce que l'important est désormais d'affirmer la différence entre le Pays valencien (un pays favorable à la coexistence entre musulmans et chrétiens) et l'intolérante Castille.

Conclusion

Une des particularités des fêtes valenciennes tient ainsi à ce qu'elles mettent simultanément en scène plusieurs visions de l'Histoire et même, implicitement, plusieurs strates historiques. Les Ambassades reprennent l'idée que la Reconquista fut une épopée, conduite au nom de "Dieu, la patrie et le roi" ; les Ambassades burlesques et, d'une autre manière, la Rendició de Petrel suggèrent au contraire que les affrontements entre Maures et chrétiens furent inutiles et injustes. Cette lecture du passé est à mettre en relation, j'ai essayé de le montrer, avec l'importance que prennent aujourd'hui les revendications identitaires régionalistes. Elle est aussi un

effet de la fête elle-même. Car ce que montre celle-ci, c'est l'harmonie qui règne entre les membres des compagnies maures et chrétiennes. Lorsque les Valenciens affirment qu'ils ont vécu pendant des siècles en paix avec les Maures, ils ne rétablissent pas, contre la vision traditionnelle de la Reconquista, la "vérité" historique. Ils projettent dans le passé ce que montrent leurs fêtes : qu'ils forment une société unie. En ce sens, c'est la fête elle-même qui façonne ici l'histoire qu'elle est censée "commémorer".

Bibliographie

ALBERT, Jean Pierre et ALBERT LLORCA, Marlène. 1995. "Mahomet, la Vierge et la frontière". *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, n°4, p. 855-886.

ALBERT LLORCA, Marlène. 1995. "Maures et Chrétiens à Villajoyosa : une ville, sa fête, son saint", *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 91, juill.-sept., pp. 5-19.

ALBERT LLORCA, Marlène et OLIVESI, Jean-Marc. 1998. *Moresca. Images et mémoire du Maure*. Cat. d'expo., Musée Régional d'Anthropologie, Collectivité Territoriale de Corse.

BLANC, Dominique, 2003. « 'Con nombres y apellidos y caras'. Fiesta, historia y escritura en el País valenciano », in M. Albert Llorca y J. A. González Alcantud éd. : *Moros y Cristianos. Representaciones del Otro en las fiestas del Mediterráneo occidental* Toulouse, PUM / Eds de la Diputación de Granada, coll. « Hespérides-Espagne »..

BRISSET, Demetrio. 1996. "Rituales de conquista : un estudio comparativo". Demófilo. *Revista de Cultura Tradicional de Andalucía*. "Teatro popular en Andalucía". Sevilla, Fundación Machado, n°18 : 111-124.

CARBONELL, Vicente. *Célebre Centuria que consagró la Illustre y Real Villa de Alcoy a honor y culto del Soberano Sacramento del altar (que sea por siempre alabado) en el Año 1668*. Escrívela Vicente Carbonel Dr en Amb., derechos hijo de la misma Villa a quien la dedica. Añàdense los historios de S. George y sucesos de los Terremotos. Alicante, Publ. de la Caja de Ahorros Provincial, 1976.

CARRASCO URGOITI, Maria Soledad. 1976. "La fête des Maures et des chrétiens en Espagne : Histoire, religion et théâtre", Cultures, vol. III, 1, "Les grandes traditions de la fête, Presses de l'Unesco, pp. 94-122.

1996. "Aspectos folclóricos y literarios de la fiesta de moros y cristianos en España". In El moro retador y el moro amigo. Granada : Publicaciones de la Universidad de Granada.

FABRE, Daniel. "Torquato Tasso chez les bergers", 1998, in Moresca. Images et mémoire du Maure. Cat. d'expo., Musée Régional d'Anthropologie, Collectivité Territoriale de Corse, pp. 113-143.

MITELLO, Lucia. 1997. Faire les Turcs. La fête de sainte Marguerite à Villamagna. DEA de l'EHESS, dact.

PEREZ, Joseph. 1996. Histoire de l'Espagne. Paris, Fayard.